

BARTELT, Dana, Yossi LEMEL, Fawzy EL EMRANY, Sliman MANSOUR. *Both Sides of Peace. Israeli and Palestinian Political Poster Art*. Raleigh, North Carolina, Contemporary Art Muséum, 1997, 160p.

Houchang Hassan-Yari

Volume 30, Number 1, 1999

La politique extérieure du Japon : au-delà du réalisme ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/704018ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/704018ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hassan-Yari, H. (1999). Review of [BARTELT, Dana, Yossi LEMEL, Fawzy EL EMRANY, Sliman MANSOUR. *Both Sides of Peace. Israeli and Palestinian Political Poster Art*. Raleigh, North Carolina, Contemporary Art Muséum, 1997, 160p.] *Études internationales*, 30(1), 187–189. <https://doi.org/10.7202/704018ar>

ment devra se polariser sur l'introduction, le chapitre 1, la troisième partie et la conclusion. Un ouvrage intéressant dans tous les cas.

Dominique DARBON

*Centre d'Études d'Afrique Noire
Bordeaux, France*

MOYEN-ORIENT

Both Sides of Peace. Israeli and Palestinian Political Poster Art.

BARTELT, Dana, Yossi LEMEL, Fawzy EL EMRANY, Sliman MANSOUR. Raleigh, North Carolina, Contemporary Art Museum, 1997, 160 p.

Plus de cinquante ans de guerre ouverte et plusieurs décennies de conflits, souvent sanglants, entre Israéliens et Palestiniens, Arabes et Juifs, ont laissé des cicatrices que l'on pensait éternelles. Pourtant, une volonté indéniable se manifeste chez certains artistes palestiniens et israéliens favorables à la paix et à la coexistence des deux peuples d'oser imaginer « tourner la page » et surmonter les blessures historiques ; et cela en dépit des dangers de parcours.

Le présent ouvrage est témoin de cette volonté. Dans le contexte de l'entretien, en Israël et aux États-Unis, des stéréotypes déshumanisant les Palestiniens, l'art est un des antidotes le plus efficace contre le préjudice. (p. 19) C'est dans cette perspective qu'un nombre important d'artistes connus et anonymes israéliens et palestiniens jettent un regard différent sur ce vieux conflit à travers l'expression de leur imaginaire et vécu versés sur les toiles. L'effort investi cherche à surmonter les clichés. « Pour un Israélien, un Palestinien qui couvre sa

tête avec un keffieh est un jeune lanceur de pierre menaçant ou même un terroriste ; pour un Palestinien, il est le symbole de la révolution et la résistance, un héros, un martyr. Pour un Palestinien, dès la première affiche, l'ouvrage révèle ses couleurs et contenu : la photo d'un activiste israélien tué au cours d'une manifestation en faveur de la paix. Des images de la collection bouleversent l'esprit complaisant et tranquille des partisans du statu quo, comme cette affiche murale, présentant les drapeaux palestinien et israélien serrés par un nœud. Intitulée « Jour de l'indépendance », elle est créée par un artiste israélien qui l'a publiée en 1988 à l'occasion du premier anniversaire de l'Intifada, et la quarantième année de la création d'Israël. Cela démontre clairement que l'Intifada avait suscité beaucoup d'espoir pour débloquer la situation et déclencher un processus conduisant à la réalisation du rêve palestinien. Sa diffusion a été interdite par la censure de Tel Aviv qui dit non à la pression de la communauté mondiale et aux aspirations palestiniennes.

Les images sont accompagnées de textes. Dans le premier, « Both Sides of Peace », Dana Bartelt explique les symboles utilisés et compare le style des artistes israéliens, occidental dans son expression politique (grand format et techniques photographiques), et palestiniens, plutôt tournés vers la réalité des occupés, images des combattants martyrs ou emprisonnés, de la terre et la lutte de libération nationale, des enfants. « Carry On », un des plus populaires tableaux de Sliman Mansour, artiste palestinien connu, dessine un vieillard arabe aux pieds nus, mais très robuste, qui

porte sur son dos Jérusalem, « esprit de la Palestine », ville sacrée et capitale recherchée du peuple palestinien. C'est l'image symbolique d'un peuple réfugié qui porte son histoire et sa terre. L'appartenance aux deux mondes différents est la réalité la plus frappante du conflit israélo-palestinien. Moshe Dayan ne répétait-il pas, avec une certaine fierté, que les Israéliens ont plus d'affinité avec les habitants de Miami (aux États-Unis) qu'avec leur voisin arabe ?

L'intervention de Hanan Ashrawi (p. 27), porte-parole du leadership des Palestiniens dans les territoires occupés, devant la conférence de paix à Madrid, est le cri de la lutte d'un peuple victime du mythe du slogan sioniste « une terre (la Palestine) sans peuple », qui refuse de disparaître ou d'accepter une identité déformée. Elle promet le jour où le peuple palestinien célébrera sa libération et récite un poème de Mahmud Darwish, leur glorieux poète national : « Mon pays n'est pas une valise et je ne suis pas voyageur. » Au nom de son peuple, elle réclame la solution de deux États, l'abandon de la peur, la méfiance ainsi que l'égalité.

Le texte d'Amos Oz, écrivain israélien, « At the Bidge », est une lecture différente de l'histoire. Il affirme qu'en 1947, l'ONU a partagé « la terre (Palestine) entre ses deux peuples ». Il ne fait aucune mention de la démographie des « deux peuples » et la somme de terre que chacun possédait à cette époque, mais reproche aux Arabes et aux Palestiniens leur refus du découpage territorial. L'auteur ne répond pas à l'interrogation arabe quant à la logique de se départir de

plus de la moitié de sa terre au profit des Juifs européens, certes victimes des atrocités nazies. Pour lui, le conflit n'est ni religieux, ni ethnique, mais le choc tragique de deux droits. (p. 39) Bien que favorable aux négociations, cet activiste de paix de première heure reste profondément suspect sur les vraies intentions arabes et palestiniennes. « Et s'ils trichent ? Et puis, s'ils prennent tout ce que nous leur donnons et demandent encore plus, continuent de recourir à la violence et à la terreur ? (...) s'il n'y a pas de paix, il sera toujours plus facile pour Israël d'écraser l'épine dorsale d'une petite entité démilitarisée palestinienne que celle d'un enfant palestinien lanceur de pierre. » (p. 40) Enfin, la phrase la plus étonnante : « (...) peut-être dans l'avenir les gens verront l'année 1993 comme la fin de nos cent ans de solitude sur la Terre d'Israël. » L'État hébreu n'est-il pas créé en 1947 ?

Outre les peintures et textes qui sont témoignage, énoncé politique ou idéologique du passé et du présent, produits par Palestiniens et Israéliens, le livre renferme des poèmes et textes écrits par des correspondants étrangers qui ont couvert le conflit israélo-palestinien comme Sara Lemel, de l'Agence Allemagne presse, qui se marie à un Israélien. « The Next War » est le cri du refus d'une mère, Sara Lemel, qui ne veut pas envoyer son fils à la guerre lorsqu'il aura dix-huit ans ; elle met de l'espoir dans le processus de paix pour sauver son fils : si le processus n'aboutit pas, « Je ne leur permettrai pas d'amener mon fils à la guerre », écrit-elle. « Ils peuvent pratiquer leur bon Dieu jeu sans lui. » (p. 55)

Toutes les images palestiniennes reproduites dans cet ouvrage contiennent les éléments d'espoir et de désespoir suivants : patriotisme (la Palestine représentée par le Dôme de la Rocher ou une femme), nationalisme (avec la centralité du drapeau palestinien), mitrailleuse (symbole de la lutte armée), colombe (symbole de la paix). Et tout cela à l'image de cette chronologie de la fin du livre qui produit, en revue hâtive, cinq siècles de l'histoire tumultueuse de la Palestine, de 1516, la domination ottomane, jusqu'au blocage du processus de paix, en 1997, en passant par la sale diplomatie britannique.

On ne peut qu'être d'accord avec Dana Bartelt lorsqu'elle indique que l'intention de cette collection est de faire part de l'existence des différentes voix des cultures impliquées dans le conflit israélo-palestinien. La collection n'est pas simplement sur Juifs et Arabes ou juste et injuste. Elle est sur un désir passionné et désespéré de tous les peuples de vivre en paix, de devenir et de fleurir et d'avoir la possibilité d'élever leurs enfants avec fierté et joie. (p. 25)

Houchang HASSAN-YARI

*Département de science politique
Collège militaire royal du Canada, Kingston*

RUSSIE

Politique économique extérieure dans un modèle marxiste : le cas soviétique (1917-1947).

GUEULETTE, Agota. Paris, Éditions
Publisud, 1997, 378 p.

Les changements spectaculaires survenus en Europe de l'Est et en URSS, de par les questions qu'ils ont

suscitées de même que par les possibilités nouvelles de recherche qu'ils ont permises, constituent certes un moment dans l'historiographie consacrée du défunt monde communiste. Outre ce changement de conditions et de perspectives, le marché de l'édition savante est désormais inondé de nouveaux ouvrages qui tentent soit de préciser la connaissance que nous avons des politiques et sociétés d'au-delà le défunt rideau de fer, ou de modifier les données majeures qui nous permettaient d'appréhender ces sociétés. Dans ce contexte de « révolution historiographique », lorsqu'un ouvrage récent consacré à l'une des questions fondamentales de l'histoire soviétique passe à côté des nouvelles possibilités offertes, le lecteur attentif peut difficilement cacher sa déception et se dire que, peut-être, le prochain ouvrage sera le bon.

Comme nous l'apprend la quatrième de couverture, Agota Gueulette détient un doctorat d'État en science politique et dirige une section consacrée aux recherches comparatives sur les Institutions et le Droit dans les pays d'Europe centrale et orientale au CNRS. Il est fort à parier qu'il s'agit de la première publication de l'auteur, une publication qui s'intègre dans la collection « Manuels 2 000 » des Éditions Publisud. Or, il ne faut pas s'y laisser tromper, nous sommes bien en présence d'une monographie et non d'un manuel puisque pour parler d'un manuel de plein droit, il faudrait que l'ouvrage en question réponde à certains critères, comme la concision et la clarté et qu'il soit pourvu d'une conclusion véritable et non d'un épilogue. Cela dit, son principal défaut réside dans l'approche même, qui rend fort compliquée une question somme